

Frédéric Pellion ¹

Présentations

Afin d'introduire à l'exposé d'Alain Vanier, j'aimerais commenter très brièvement, avec vous, un passage de Lacan relatif à l'objet *a*, qui me semble très saisissant mais qui est, je crois, assez peu connu.

Le passage en question se trouve dans une des dernières interventions publiques de ce dernier, qui fut prononcée lors d'un colloque célébrant le 2300^{ème} anniversaire de la naissance d'Aristote.

De cette très courte intervention, qui porte le titre « Le rêve d'Aristote », j'extrais seulement les six phrases suivantes : « On met une différence entre l'objet et sa représentation. On sait cela, pour se le représenter mentalement. [...] S'il est vrai, comme je l'ai énoncé, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, à savoir que dans l'espèce humaine il n'y a pas d'universel féminin [...], il en résulte qu'il y a toujours, entre le psychanalyste et le psychanalysant, quelqu'un en plus. Il y a ce que j'énoncerai non pas comme représentation, mais comme présentation de l'objet. Cette présentation est ce que j'appelle à l'occasion l'objet *a* ² ».

1. Dans ces quelques phrases, Lacan déplace manifestement le couple **princeps** de la philosophie de la connaissance — soit le couple objet / représentation — vers une paire plus inédite — objet *a* / présentation. Mais le chemin de ce déplacement — celui qui mène Lacan, donc, à sa conclusion de l'objet *a* comme « présentation » — emprunte, semble-t-il, une voie de traverse : par le motif secondaire du non-rapport sexuel, de la non existence de *La* femme, *etc.*

Le motif principal est donc celui de la « différence », comme le dit Lacan, entre « objet » et « représentation ». Remarquons tout de suite que

1 Docteur en médecine et en sciences humaines cliniques.

2 Lacan, Jacques. " Le rêve d'Aristote ". Conférence à l'UNESCO. In Actes du colloque pour le 23ème centenaire d'Aristote. Paris : UNESCO / Sycomore ; 1978, pp. 23-24.

cette différence n'est pas réversible ni symétrique : elle ne peut en effet être approchée, être éventuellement approfondie, que par l'usage d'un seul des deux termes différenciés, à savoir celui de « représentation ». On peut en effet se représenter — « mentalement » — cette différence entre l'objet et sa représentation, mais, en se faisant cette représentation seconde, on s'éloigne toujours davantage de l'objet lui-même. En somme, les représentations peuvent bien s'empiler les unes sur les autres, l'objet restera raté : cette « différence » dont parle Lacan, dans son asymétrie, est donc sans remède — un peu comme la distinction cartésienne, où le *cogito* perd assez l'être qu'il inclut, du même mouvement qu'il le conçoit plus indubitablement, pour que cette distinction finisse par être dite « réelle » par Descartes lui-même. Ainsi que l'exprimait déjà Lacan, en 1973 : « Le ratage, c'est l'objet ³. »

Le motif secondaire, intermédiaire, a lui aussi été déjà largement déployé en 1978. C'est celui de l'absence de rapport sexuel, soit de l'impossibilité de (re)faire du un avec du deux. Et, dans l'après coup de l'énonciation de ce motif, le couple particulier de l'analysant et de l'analyste paraît avoir été toujours envisagé par Lacan comme un cas particulièrement pur de cette impossibilité : en effet, tout comme le phallus, en tant que tiers, fait obstacle, et objection — « objection de conscience », précise Lacan ⁴—, au rapport sexuel, il y a un toujours un tiers terme entre les deux partenaires du *tandem* analytique : « Dans l'analyse il n'y a pas seulement le patient. On est deux — et pas que deux ⁵. » En 1953 déjà ; « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux, l'analyste pour avoir des effets et l'analysant qui, ces effets, les théorise ⁶, » en 1975 encore.

2. Alors, maintenant, comment ces deux motifs confluent-ils, et quel éclairage éventuellement neuf sur l'objet *a* cette confluence amène-t-elle ?

Je dirai que le motif secondaire, celui du non-rapport sexuel, autorise un passage à l'écriture de la «différence» contenue dans le premier. En effet, ce motif suscite la position de l'équation suivante :

A) $1 + 1 \neq 1$

Ce signe écrit de la différence renvoie très directement, me semble-t-

3. Lacan J., Le séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 55.

4. *Ibidem.*, p. 13.

5. Lacan J., Le séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 8.

6. Lacan J., Le séminaire, Livre XXII, RSI, leçon du 10 décembre 1974, transcription publiée in *Ornicar ?* 1975, 1993.

il, aux considérations du séminaire « L'identification » sur les leures de l'identité. Dans ce séminaire, Lacan affirme en effet que la parole « $a = a$ », non seulement n'a pas de sens — ce qui est connu depuis Wittgenstein, puisqu'elle est, par définition, tautologique —, mais, de plus, qu'elle n'est « jamais vraie » ; son efficacité se situe au niveau de la croyance, qu'elle institue, ce faisant, comme distincte du plan de la vérité.

Mais ce qui intéresse plus Lacan est que cette parole « suppose » — au sens de la supposition médiévale — une lettre, en l'occurrence « la lettre a ». Et que cette lettre supposée, ce signe, passe, ou repasse, au signifiant dès lors qu'un sujet « assume » l'identité de « deux apparitions pourtant bien différentes ⁷ » de ce signe. L'effet premier du sujet — si l'on admet de le définir à partir de son identification à un signifiant « support de la contradiction ⁸ » — est donc de substituer une égalité à une différence.

Peut-on maintenant écrire une équation du même type, qui fasse apparaître le même signe de la différence — de la différence originellement refoulée — pour le motif principal, soit celui de la « différence », irréductible à rien, entre l'« objet » et sa « représentation » ? Il me semble possible de poser l'équation suivante comme écriture de ce motif :

$$B) 1 - 1 \neq 0$$

Notons qu'on décompose ainsi ce que le signifiant « différence » emporte d'équivoque entre soustraction, connotée ici du signe (-), et inégalité.

3. La position de ces deux équations appelle toutefois un chiffre qui y manque, à savoir le chiffre 2. En effet, du strict point de vue de l'entendement mathématique, il peut sembler que les deux équations A) et B) pourraient être remplacées sans dégât par une unique égalité :

$$C) 1 + 1 = 2$$

Mais le sujet « réel ⁹ » ne parvient jamais à complètement éluder la différence, qui fait retour : à preuve, les partenaires du couple sont trop de deux, l'objet et sa représentation ne sont pas tout à fait deux, tandis que l'analysant et l'analyste sont toujours un peu plus de deux. Le point d'intersection entre les deux motifs est donc qu'ils se réfèrent à des différences ayant en commun d'être toutes deux insolubles dans le deux.

7. Lacan J., Le séminaire, Livre IX, *L'identification*, inédit, leçon du 6 décembre 1961.

8. Lacan J., *Ibidem*, leçon du 21 février 1962.

9. Lacan J. Le séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 114.

4. Or, cette incapacité du 2¹⁰ à écrire correctement, relativement aux exigences du sujet, la différence, me paraît, et je terminerai là-dessus, donner le pourquoi — à tout le moins l'un des pourquoi possibles — de la confluence des deux motifs.

Que peuvent avoir en commun la « présentation » du ratage de l'objet et le « un en plus » qui à chaque instant resurgit entre les partenaires du couple sexuel, comme entre l'analysant et l'analyste ? Ces deux présentations s'équivalent-elles ? Je crois qu'au contraire elles divergent, selon qu'elles tendent leur index vers le rien de sens dont se supporte la métonymie, ou vers la sériation significative qui anime la métaphore. Mais elles sont malgré cela deux indices d'un même manquement du 2 à sa place : en effet, comme vous le savez, au lieu de s'y tenir, celui-ci « se réjouit — voilà une trace du sujet « réel » en tant qu'il « est heureux¹¹ ! — d'être impair¹². »

10. Lacan a d'ailleurs à plusieurs reprises attiré notre attention sur cette impuissance du 2 : « Le départ de tout nœud social se constitue du non-rapport comme trou, pas deux, au moins trois ». Lacan, J. « Le séminaire, Livre XXII, RSI » Leçon du 15 avril 1975, transcription publiée in *Ornicar ?* 1976, 5, 53. « Dans la suite des nombres entiers, 1 et 2 sont détachés — quelque chose commence à 3 qui inclut tous les nombres », *Ibid.*, leçon du 10 décembre 1974, transcription publiée in *Ornicar ?* 1975, 2, 94.

11. Lacan J., « Télévision », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 526.

12. Gide A., *Paludes*, Paris, Gallimard, 1920, coll. Folio, p. 70. Cité in. Le séminaire, Livre XXII, « RSI », leçon du 15 avril 1975, transcription publiée in *Ornicar ?* 1976, 53.